



ACTE II, SCÈNE I.

UN AMANT MALHEUREUX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. ARNOULD ET J. DE WAILLY ;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASSE-DRAMATIQUE, LE 17 AOÛT 1844.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE DUC DE VILLAFLORE..... M. KLEIN.
DON FERNAND DE MONTOYA. M. LUCRET.
HENRI DE NOIRMONT..... M. DESCHAMPE.
DON JUAN DE ROCA..... M. RICHARD.
DON LOUIS..... M. CLÉMENT-JUST.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DEUX SEIGNEURS..... { M. DOST.
M. ALEXANDRE.
DONA INÈS DE MENDOCE... M^{lle} FAROUX.
ISABELLE..... M^{lle} DESMÉS.
DEUX OFFICIERS, GARDÉS ETC.

La scène est à Madrid.

S'adresser pour la musique à M. Heisser, copiste, du Gymnase.

ACTE PREMIER.

Un jardin : bosquets à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE FERNAND DE MONTOYA,
DON JUAN DE ROCA, DON LOUIS,
DEUX SEIGNEURS.

Ils arrivent en causant.

DON LOUIS. Ainsi, messieurs, pas de nouvelles de l'armée ?

DON JUAN. Pas de nouvelles.

DON LOUIS. Et l'on ne sait ce que devient

Philippe V, notre très-gracieux souverain, ni son illustre général, monsieur le duc de Berwick ?

DON JUAN. Personne ici à Madrid n'en a entendu parler, et cela commence à devenir très-inquiétant.

DON FERNAND. Et fort compromettant pour ceux qui ne savent pas prendre un parti. Quant à moi, je dis tout haut que je déteste les Français.

DON LOUIS. Pourquoi cela ?

22



DON FERNAND. Parce qu'ils nous enlèvent toutes nos maîtresses.

TOUS. A la bonne heure !

DON FERNAND. Heureusement, ils ont presque tous suivi le roi à l'armée, et le champ nous reste libre.

DON LOUIS. Racontez-moi donc un peu la chronique scandaleuse de ces derniers temps, car voici trois mois que j'ai quitté Madrid, et je suis fort en arrière.

DON FERNAND. Oh ! pour moi, je ne sais rien... jamais Madrid ne m'a paru plus triste, plus maussade que depuis le départ du roi... Monsieur le duc de Villafior, à qui sa majesté a confié tous ses pouvoirs avant de partir pour l'armée, n'est pas très-amusant... et la cour lui ressemble... mais adressez-vous à don Juan de Roca, l'homme le plus curieux et le plus indiscret de toutes les Espagnes.

DON JUAN. Merci, monsieur le comte, de votre bonne opinion ; mais prenez garde à vous, car j'ai bien envie, pour ne pas vous faire mentir, de vous nuire auprès de certaine personne que vous contristez : votre réputation d'homme à bonnes fortunes effraye un peu la charmante Isabelle...

DON LOUIS. La cousine de la comtesse dona Inès de Mendoza?... cet amour dure encore ?...

DON FERNAND. Certainement... je dois l'épouser au retour de son frère, qui a suivi le roi à l'armée.

DON JUAN. Ce qui ne vous empêche pas de courir après toutes les femmes, et si dona Isabelle se doutait des œillades que vous lancez à la belle Inès !...

DON FERNAND. Comment !

DON JUAN. Chut !... je ne dirai rien... Cela vous brouillerait avec dona Isabelle, et rendrait plus malheureux encore ce pauvre Henri de Noirmont, notre sentimental troubadour.

DON LOUIS. Henri de Noirmont ? je ne le connais pas.

On entend chanter dans le lointain.

DON JUAN. Tenez !... c'est lui que vous entendez...

DON LOUIS. Mais expliquez-moi...

DON FERNAND. Un pauvre cadet de famille, sans fortune et sans avenir, arrivé depuis peu à Madrid... Il y a deux mois la cour assistait à un combat de taureaux... Au premier rang de l'estrade était assise la comtesse Inès, la pupille du duc de Villafior... Elle laissa tomber par mégarde son bracelet dans l'arène, et demanda en riant s'il se trouvait un chevalier assez brave pour le lui rapporter... Au même instant cet Henri, auquel personne ne faisait attention, s'élança, saisit le bracelet et revint le déposer aux pieds de la comtesse. Depuis ce jour, il affiche pour elle un amour

extravagant ; poète et musicien, il passe les nuits à pousser des soupirs, à regarder au ciel s'il y découvrirait un astre digne d'être comparé à la dame de ses pensées, et le jour, il chauffe sa main au soleil pour faire éclore des madrigaux...

DON LOUIS. Et est-il payé de retour ?

DON FERNAND. Y pensez-vous, don Louis ?... Ne savez-vous pas que la comtesse est la plus noble et la plus inhumaine beauté de toute la cour ? Les plus aimables Français, les Espagnols les plus amoureux ont tous perdu leur temps auprès d'elle... et puisqu'il faut vous le dire... moi-même, j'ai échoué tout comme les autres.

DON LOUIS. En vérité !

DON FERNAND. C'est à n'y rien comprendre... Mais voici le rossignol qui vient soupirer sous ces arbres... rien ne le décourage, ni nos plaisanteries, ni les duretés de dona Inès, qui cependant ne les lui épargne pas.

DON LOUIS. Écoutons.

DON FERNAND. Et tâchons de nous amuser un peu en nous moquant de lui... je m'en charge.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, entrant très-préoccupé, sans les voir.

Air du Fom de Tolède.

Si j'étais roi,
Mon cœur toujours le même
Serait à toi !...
Je t'offrirais, Inès, le diadème ;
Oui, sur ma foi,
Je donnerais mes trésors, mon empire.
Aimé par toi,
Pour un regard, pour un tendre sourire,
Si j'étais roi.

TOUS. Bravo ! bravo !

HENRI. Comment, messieurs ! vous étiez là ? vous m'écoutez ?

DON FERNAND. Sans doute... Eh bien, mon pauvre monsieur Henri, comment vont les amours ?

HENRI. Hélas !

DON FERNAND. Toujours mal ?

HENRI. Toujours.

DON FERNAND. Alors c'est votre faute.

HENRI. A moi ?...

DON FERNAND. N'est-ce pas, messieurs ?

TOUS. Certainement.

DON FERNAND. Vous êtes trop timide, trop réservé... Que diable ! ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre... nos dames n'aiment plus les soupirs si prolongés... depuis l'arrivée de vos compatriotes... depuis qu'il n'y a plus de Pyrénées.

Air : *J'en guette un petit.*

Jadis le respect, la constance,
D'un roman faisaient tous les frais :
On s'adorait mais à distance,
On s'aima aujourd'hui de plus près.
Nos dames, et j'en suis fort aise,
Du progrès ont suivi le cours :
Et leurs modes, et leurs amours,
Ellesfont tout à la française.

Et vous vous contentez de roncouler sous les fenêtres de la comtesse, de chanter des vers qu'elle n'entend pas.

DON JUAN, *riant*. Cela n'a pas le sens commun !

HENRI. En vérité !

DON LOUIS. C'est sûr : vous perdez votre temps et vos peines.

HENRI. Ah ! vous croyez... mais alors que fant-il donc que je fasse ?

DON FERNAND. D'abord ne pas éviter la comtesse comme vous le faites toujours... Il fant, au contraire, vous trouver sans cesse sur ses pas... pour la voir, pour lui parler.

HENRI. Lui parler !... je n'oserai jamais.

DON FERNAND. Allons donc !

HENRI. Non !... car j'ai essayé une fois... il y a deux jours...

DON FERNAND. A la bonne heure !

HENRI. Mais elle m'a si mal reçu !...

DON FERNAND. Conte-nous cela.

TOUS. Allons, allons, nous vous écoutons.
HENRI. C'était dans la grande galerie du château où j'étais de service... n'ayant rien à faire, je pensais à elle comme vous pouvez le croire... je soupirais, et faisais les vers que vous venez d'entendre.

DON LOUIS. Ils sont charmants !

HENRI. Vous trouvez... tout à coup j'entends ouvrir la porte du grand salon... je lève les yeux et me trouve face à face avec la comtesse... elle était seule... elle souriait. Jamais je ne l'avais vue si belle, jamais je n'avais remarqué sur sa physionomie cet air de bonté, de douceur. Je ne sais ce qui se passa en moi... mais je m'avançai vers elle et j'allais lui parler... si vous aviez vu quel regard dédaigneux elle jeta sur moi et de quel geste hantant elle m'ordonna de m'éloigner !... Oh ! alors les paroles expirèrent sur mes lèvres... je ne sus que rougir... trembler comme un enfant... et quand j'osai relever les yeux, elle était partie... et moi, je restai seul, seul avec mon amour et son mépris.

DON FERNAND. Vous avez fait là une belle campagne !

HENRI. Vous voyez bien que je ne pourrai jamais lui parler.

DON JUAN. Eh bien, alors, il faut lui écrire.

HENRI. Lui écrire ?...

DON FERNAND. Oui... un poète !

DON LOUIS. Des vers ! cela se reçoit tous les jours et cela n'offense jamais !

HENRI. Vous pensez ?

DON FERNAND. Ces couplets de tout à l'heure, écrivez-les.

HENRI. Je l'ai fait... les voilà.

DON FERNAND. Bravo ! cela se trouve à merveille... justement j'aperçois la comtesse et sa cousine Isabelle ; remettez-les-lui.

HENRI. Je n'oserai pas... Je tremble déjà.

DON FERNAND. Allons donc ! du courage !

DON LOUIS. Nous vous soutiendrons. (*A part.*) Nous allons nous amuser.

SCÈNE III.

LES MÊMES, INÈS, ISABELLE.

INÈS *à Isabelle, avec humeur, en apercevant Henri*. Encore ce Français !... Je ne puis faire un pas sans le rencontrer... Retirons-nous.

Elle fait mine de se retirer.

DON FERNAND, *s'approchant*. Ne vous éloignez pas, madame. (*À Isabelle.*) Vous me fuyez ?...

ISABELLE. Je vous déteste.

DON FERNAND. Pourquoi ?

ISABELLE. Nous le saurez plus tard.

INÈS, *faisant quelques pas pour sortir*. Pardon... monsieur le comte...

DON FERNAND. Ne nous quittez pas. Voici un jeune Français...

INÈS. De quoi s'agit-il ?

DON LOUIS, *bas, à Henri*. Avancez donc !
HENRI, *avec embarras*. C'est moi, madame, qui voudrais avoir l'honneur de vous offrir...

INÈS. A moi ?...

HENRI. Des vers... que... qui...

INÈS. Des vers... voyons... (*Après avoir lu.*) C'est bien fade, monsieur, et voici le cas que j'en fais.

Elle les déchire.

HENRI. Madame...

INÈS. Laissez-moi, monsieur, et songez que ces démonstrations ridicules me fatiguent... Je ne tiens pas à l'honneur de vous servir de muse... Encore une fois, laissez-moi !

HENRI, *s'inclinant*. J'obéis.

ENSEMBLE.

Air :

HENRI.

Pour prix d'une ardeur aussi pure
Devrais-je attendre cet affront ?
Et cependant sous cette injure
Il faut, hélas ! courber le front !

INÈS.

En vain son cœur souffre et murmure,
J'ai dû lui faire cet affront !
Car son amour est une injure,
Devant moi qu'il courbe le front !

ISABELLE.

En vain son cœur souffre et mormure ;
Il doit, hélas ! sous cet affront,
Malgré cette ardeur aussi pure,
Sans se plaindre courber le front !

DON FERNAND ET LES AUTRES.

Ah ! vraiment la bonne aventure !
Voyez donc du pauvre garçon,
Voyez la plaisante figure !
Il n'oublie pas la leçon.

Henri sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins HENRI.

TOUS, riant. Ha ! ha ! ha !

DON FERNAND. Le voilà, je crois, guéri pour longtemps de la manie de rimer.

DON LOUIS. Il n'a que ce qu'il mérite, et vous avez mille fois raison de traiter ainsi ce petit lieutenant ; mais vous avez encore plus tort, belle comtesse, de rester insensible pour tout le monde.

INÈS. Vraiment !... Est-ce aussi votre avis, don Fernand ?

DON FERNAND. Sans doute, madame ; permettez qu'on vous aime avec quelque espoir de réussir.

ISABELLE. Plait-il ? que dites-vous ?

DON FERNAND. Toujours jalouse sans motif ! (*A Inès.*) Eh bien ?...

INÈS. Eh bien, messieurs, cela dépend de vous ; soyez assez aimables pour qu'on vous aime, et je ne réponds pas de moi...

DON JUAN, qui regarde au fond, à droite. Le duc de Villafior !...

INÈS. Mon tuteur !... Silence, messieurs ; vous savez qu'il n'entend pas qu'on me parle d'amour (*à part*), par intérêt personnel.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DUC DE VILLAFIOR.

Tous le saluent.

LE DUC. Bonjour, messieurs. (*A Inès.*) Je suis enchanté, ma belle pupille, de vous voir aujourd'hui une physionomie riante... Vous avez sans doute réfléchi à la conversation que j'ai eue hier avec vous, et vous ne trouvez plus, j'espère, mes projets aussi tyranniques ?

INÈS. Au contraire, monseigneur, je n'oublie pas... Je cherche à me distraire... Mais permettez... quelques affaires nous réclament, Isabelle et moi... Don Fernand, voulez-vous me donner le bras ?

DON FERNAND. Comment donc, madame ! mille fois trop heureux !

LE DUC. Pardon si je vous prive du cavalier que vous avez choisi... J'ai à vous parler, don Fernand.

INÈS. Seigneur don Juan ?...

DON JUAN. A vos ordres, madame.

INÈS. Monseigneur, je vous salue. (*A don Fernand.*) Au revoir, monsieur le comte.

LE DUC. Messieurs...

Il leur fait signe de sortir.

ENSEMBLE.

Aria de Giselle.

Allez, messieurs, et suivez le comte,
Briguez l'honneur de lui donner le bras ;
Qu'à lui parler chacun de vous s'empresse ;
Aller, ici je ne vous retiens pas.

FERNAND.

Il faut rester : la charmante comtesse
M'avait choisi pour lui donner le bras ;
A ses côtés lorsque chacun s'empresse,
Pourquoi la due retient-elle donc mes pas ?

INÈS.

A mes côtés chacun ici s'empresse,
Brigue l'honneur de me donner le bras ;
Tous les regards sur moi veillent sans cesse,
Mais mon secret vous ne le saurez pas.

DON JUAN.

Autour de vous chacun de nous s'empresse,
Chacun est prêt à suivre tous vos pas ;
Ici j'accepte, ô charmante comtesse !
L'insigne honneur de vous donner le bras ;

DON LOUIS, DON ALVAR, DON CARLOS.

A ses côtés chacun de nous s'empresse
Et serait fier de lui donner le bras ;
Allons, messieurs, et suivons le comte,
Puisqu'en ces lieux on ne nous retient pas.

ISABELLE.

Hélas ! Fernand, malgré votre promesse,
Je ferai bien d'observer tous vos pas ;
Oui, je saurai pour moi entre-maître
En ce moment s'il ne me trahit pas.

DON LOUIS, à part, aux deux Seigneurs.

Je crois vraiment que la belle comtesse
Sans l'avouer a trouvé son vainqueur ;
A Fernand seule elle parait sans cesse ;
Secretement a-t-il touché son cœur ?

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

LE DUC, DON FERNAND.

DON FERNAND. Nous sommes seuls, monseigneur, je vous écoute.

LE DUC. Je le vois bien... C'est que c'est assez embarrassant à dire... J'ai un service à vous demander.

DON FERNAND. A moi ! Je serais trop heureux de pouvoir vous prouver mon dévouement. (*A part.*) Où veut-il en venir ?

LE DUC. Il s'agit de ma pupille.

DON FERNAND. De la charmante comtesse ?

LE DUC. D'elle-même... Et d'abord je dois vous avouer que, malgré mes cinquante ans, je l'aime comme un son.

* DON FERNAND. Vous, monseigneur !
LE DUC. Cela vous étonne ?

DON FERNAND. Non pas... cela me semble tout naturel... Vous étiez peut-être le seul seigneur de la cour dont elle n'eût pas repoussé les hommages.

LE DUC. Eh bien ! depuis hier je n'ai rien à envier aux seigneurs de la cour.

DON FERNAND.

Air : Un homme pour faire un tableau.

Comment ! elle aurait refusé...

LE DUC.

Mon cœur et moi maïs, je vous jure.

FERNAND.

Il serait vrai !

LE DUC.

Je suis blessé

Qu'elle m'ait fait pareille injure.

J'ai beau me demander d'où vient

Ce refus qui doit me surprendre,

Je cherche... et je n'y comprends rien...

FERNAND, d'air, le regardant.

C'est pourtant facile à comprendre.

LE DUC. Comment ?

DON FERNAND. C'est à-dire... Je pense qu'il n'y a qu'une raison... la froideur, l'insensibilité de la belle Ioès.

LE DUC. Sa froideur... son insensibilité... c'est précisément ce dont je doute.

DON FERNAND. Que voulez-vous dire ?

LE DUC. Que je ne crois pas, moi, à ces beautés farouches que rien ne peut apprivoiser... et si la comtesse refuse les partis les plus beaux, les jeunes gens les plus séduisants... c'est qu'elle aime quelqu'un.

DON FERNAND. Soupçonneriez-vous ?...

LE DUC. Personne... Mais enfin quel qu'il soit je veux connaître le nom de cet heureux mortel... et comme il s'agit de découvrir les secrets de la plus spirituelle de nos dames, j'ai dû jeter les yeux sur vous, don Fernand, le seigneur qui compte le plus de bonnes fortunes à la cour, et qui, par conséquent, connaît le mieux le cœur des femmes.

DON FERNAND. Il est certain que sous ce rapport je ne crains pas la plus adroite.

LE DUC. Ainsi c'est convenu... vous acceptez.

DON FERNAND. Permettez...

LE DUC. Je sais que vous n'êtes pas ambitieux, je ne vous parle pas de ma reconnaissance ; mais vous êtes comme moi, un ami dévoué de l'archiduc Charles.

DON FERNAND. Comme vous, monseigneur ?

LE DUC. Vous êtes surpris, n'est-ce pas, de m'entendre parler ainsi... moi que vous avez vu si dévoué à Philippe V ; mais c'est un secret d'état que je vous confie ; l'armée du maréchal de Berwick, la seule espérance du prince français, cernée en ce moment par

des forces supérieures, a sans doute déposé les armes, ou est entièrement détruite ; la cause de Philippe V est perdue !...

Air des Amazones.

Je le servais quand l'Espagne fielle

Obéissait au moindre de ses vœux :

Je le servais quand l'Autrichien rebelle

Fuyait devant son bras victorieux :

Je me serais fait tuer sous ses yeux.

Mais aujourd'hui qu'il s'a plus de courtoise,

Que l'Autrichien règne en maître partout,

Qu'il est vaincu... proscrit, je l'abandonne,

Je me soumet : mon pays avant tout. (Bis)

Vous n'avez donc plus d'objections à me faire.

DON FERNAND. Monseigneur...

LE DUC. J'aperçois la jeune Isabelle qui revient de ce côté... votre amour pour elle vous offre à tout moment accès près de sa belle cousine, et elle-même peut vous aider à découvrir... interrogez-la.

DON FERNAND. Nous sommes brouillés.

LE DUC. Brouille d'amants...

DON FERNAND. Qui cessera dès que je le voudrai.

LE DUC. Je vous laisse, et bonne chance... si vous apprenez quelque chose... prévenez-moi.

DON FERNAND. Avant peu vous saurez tout ce que vous voulez savoir.

Le Duc sort.

SCÈNE VII.

DON FERNAND, ISABELLE.

DON FERNAND. M'est-il permis de croire que vous me cherchiez ?

ISABELLE. Ma cousine est rentrée chez elle accompagnée par don Juan de Roca.... ils ont suivi l'autre allée du jardin... je vous avais promis de revenir, et me voilà.

DON FERNAND. Voyons... expliquons-nous. Vous êtes fâchée ?

ISABELLE. Oui.

DON FERNAND. Pourquoi ?

ISABELLE. Vous ne m'aimez pas.

DON FERNAND. Que me reprochez-vous ?

ISABELLE. Vous savez aussi bien que moi quels sont vos torts.

DON FERNAND. Si je les connaissais, j'en ferais l'aveu.

ISABELLE. Autrefois vous étiez empressé attentif à me plaire.

DON FERNAND. C'est à-dire qu'autrefois vous étiez moins exigeante peut-être que vous ne l'êtes aujourd'hui.

ISABELLE. Du tout.

DON FERNAND. Je crois que si.

ISABELLE. Et moi je suis sûre que non.

DON FERNAND. Eh bien, voulez-vous que votre cousine, dona Inès, soit juge entre nous?

ISABELLE. Je le veux bien.

DON FERNAND, *à part*. Si je pouvais ainsi... (*Haut.*) Veuillez alors lui demander qu'elle consente à me recevoir.

ISABELLE. Elle y consentira... j'en réponds d'avance.

DON FERNAND, *à part*. A merveille! (*Haut.*) Elle me donnera raison.

ISABELLE. Elle vous donnera tort.

DON FERNAND. Vous verrez.

ISABELLE. Nous verrons.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON JUAN.

DON JUAN, *à part*. Il faut remettre ce billet au comte. (*Haut.*) Eh quoi! toujours des querelles?...

DON FERNAND. Non pas, la paix est faite.

ISABELLE. Pas tout à fait encore.

DON JUAN. Quelque petite jalousie sans doute?

ISABELLE, *à don Juan*. Ai-je tort?

DON JUAN, *à part*. Je ne crois pas. (*Haut.*) Que peut-on redouter quand on est aussi jolie? (*Bas à Fernand, lui montrant le billet qu'il tient dans la main.*) Un billet de la part de la comtesse.

DON FERNAND. Un billet!

ISABELLE, *à part*. Qu'ont-ils donc ainsi à se parler tout bas?

Don Juan va pour remettre le billet, Isabelle le regarde, il le cache dans sa main.

DON JUAN, *passant entre eux, à Isabelle*. La comtesse, que je viens de quitter, vous demandait tout à l'heure.

Il tend le billet à Fernand.

DON FERNAND, *le prenant, à Isabelle*. Voulez-vous que je vous conduise auprès d'elle?

ISABELLE. Non.

DON FERNAND. Il commence à se faire tard, si votre cousine vous désire...

ISABELLE. Vous avez bien envie de m'écarter d'ici?

DON FERNAND. Moi!

ISABELLE. Pour rester seul avec le seigneur don Juan.

DON JUAN. Je n'ai rien à lui dire, je vous jure.

DON FERNAND. Pour vous prouver l'injustice de vos soupçons, je me retire.

ISABELLE. Je ne vous retiens pas.

DON FERNAND. Adieu donc, ma charmante boudoise... (*À part.*) Courons vite lire cette lettre. (*Haut.*) Au revoir, don Juan.

Il salue et sort.

SCÈNE IX.

ISABELLE, DON JUAN.

ISABELLE, *retenant don Juan*. J'ai à vous parler... que lui avez-vous dit tout bas?

DON JUAN. Moi, rien.

ISABELLE. Vous vous entendez avec lui pour me tromper... c'est bien mal à vous... si je savais qu'il s'agit d'une autre femme...

DON JUAN. Que feriez-vous?

ISABELLE. Je n'en sais rien encore... mais je serais furieuse... Je vais aller retrouver ma cousine.

DON JUAN. Ah!...

ISABELLE. Lui faire part de mes soupçons.

DON JUAN. Oui.

ISABELLE. Et la prier de m'aider à découvrir...

DON JUAN. Vous ne pouvez pas mieux vous adresser.

ISABELLE. Vous avez l'air de vous moquer de moi; mais il aura beau se cacher, je saurai bien deviner cette intrigue... et si vous êtes son confident, je ne vous pardonnerai jamais.

Elle sort.

SCÈNE X.

DON JUAN, *seul*.

Elle me croit plus instruit que je ne le suis en effet... Que contient cette lettre?... je l'ignore... Tout à l'heure, le page de la comtesse est venu me rejoindre... il m'a remis mystérieusement ce billet, puis il a disparu... est-ce une lettre d'amour?... un rendez-vous?

La nuit vient peu à peu.

SCÈNE XI.

DON JUAN, HENRI.

DON JUAN. C'est vous, monsieur Henri?

HENRI. Ah! vous voilà, seigneur don Juan!

DON JUAN. Qui vous ramène?... Que venez-vous faire ici?

HENRI. Belle demande!... ce que vous venez y faire vous-même.

DON JUAN. Plait-il?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DON LOUIS, LES DEUX SEIGNEURS, *arrivant chacun d'un côté*.

HENRI. Enx aussi... bravo!

DON LOUIS, à don Juan. J'étais sûr de vous trouver ici.

DON JUAN. Moi !

HENRI, à don Juan. Il est bientôt huit heures.

DON JUAN. Huit heures ?... Eh bien !

HENRI et DON LOUIS. Eh bien ?

LES DEUX SEIGNEURS. Eh bien ?

DON JUAN. Eh bien !... Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

HENRI. Pourquoi jouer la surprise ! n'est-ce pas vous qui nous avez prévenus ?

DON JUAN. Prévenus ?... de quoi ?...

DON LOUIS. Du rendez-vous !...

DON JUAN. Du rendez-vous ?... de qui ?...

HENRI. De don Fernand !... vous moquez-vous ?...

DON JUAN. C'est vous plutôt.

DON LOUIS. Comment ! ce n'est pas vous qui m'avez fait parvenir ce mot d'écrit ?...

LES DEUX SEIGNEURS. Et celui-ci ?...

HENRI. Et celui-ci ?... (*Lisant.*) « A huit heures, dans les bosquets du jardin, le comte Fernand a un rendez-vous avec une dame inconnue. »

DON LOUIS. C'est mon billet !

LES DEUX SEIGNEURS. C'est le mien !...

La nuit devient complète.

DON JUAN. C'est une circulaire !... voilà qui est étrange. Et vous croyez que c'est moi ?...

DON LOUIS. Sans doute.

HENRI. Vous ne pouvez le nier.

DON JUAN. Puisque vous le voulez absolument. (*À part.*) Je n'y comprends rien.

DON LOUIS. Ce diable de don Juan ! rien ne lui échappe.

DON JUAN. Certainement... et à présent que je sais qu'il y a un rendez-vous, je pourrais peut-être vous nommer la personne qui y viendra.

TOUS. Nommez-la.

DON JUAN. Non, je suis discret.

DON LOUIS. Allons donc !

DON JUAN. Eh bien !...

TOUS. C'est...

DON JUAN. La comtesse Inès.

HENRI. La comtesse grand Dieu ! je ne veux pas voir...

LOUIS. Du tout, il faut rester.

DON JUAN. Ce sera plus amusant.

HENRI. Non pas.

DON JUAN. Nous vous retenons.

HENRI. Messieurs, je vous en prie...

DON LOUIS. Impossible.

DON JUAN. Écoutons et observons sans être vus... l'endroit est aussi favorable pour les curieux que pour les amants. (*On entend sonner huit heures au loin.*) Silence !...

ENSEMBLE.

Air nouveau de M. Normille,

Voici l'heure du rendez-vous,
L'heure qui sonne, entendez-vous ?
Nuit calme et sombre,
Qui sous son ombre
Leur promet des moments si doux,
À tous les regards cache-nous.

Ils se retirent et se cachent en entraînant Henri qui résiste.

SCÈNE XIII.

DON FERNAND ET LES PRÉCÉDENTS, au fond.

FERNAND, entrant.

Près d'elle
Ce billet
M'appelle
En secret.
Forté rebelle
Résiste en vain :
Il faut, ma belle,
Céder enfin.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Voici l'heure etc.

Certainement sans fatuité, je peux supposer... mais pourquoi pas ? Il me semble que depuis quelques jours dona Inès m'adresse tous les jours la parole... j'ai même remarqué des regards... c'est cela... je suis sans m'en douter le rival du duc de Villafior... et penser que c'est moi qu'il a choisi pour me surveiller moi-même... c'est charmant ! c'est délicieux ! Je pourrai détourner ses soupçons sur un autre, et pendant ce temps, dona Inès et moi... Mais s'il venait à découvrir... je devrais tout craindre de sa colère... Oui, mais le duc n'est pas ici, et ma foi... j'entends marcher... c'est elle !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, appelant, bas. Don Fernand !

DON FERNAND, haut, surpris. Monseigneur !

LE DUC. Chut ! plus bas... elle va venir... j'ai reçu l'avertissement que vous m'avez écrit.

DON FERNAND. Hein ?

LE DUC. Oui... je ne vous demande pas comment vous avez obtenu ce rendez-vous... vous me direz cela plus tard.

DON FERNAND. Monseigneur...

LE DUC. Vous êtes un habile diplomate, et

vous vous entendez merveilleusement à mener une intrigue.

DON FERNAND. C'est-à-dire que...

LE DUC. Je vous en fais mon compliment.

DON FERNAND. Mais je...

LE DUC. C'est bien... (*Désignant le bosquet à gauche.*) Je me cache là...

DON FERNAND. N'en faites rien.

LE DUC. Pourquoi donc... je serai parfaitement... (*Il entre dans le bosquet.*) Surtout qu'elle ne se doute pas que je puis entendre...

Il se cache.

DON FERNAND. *seul.* Je n'y suis plus du tout... le duc prétend que je lui ai écrit... je suis sûr que don Juan aura commis quelque indiscretion.

INÈS, *à part, entrant du fond, à gauche.* Bien!... ils y sont tous.

DON FERNAND. Voici la comtesse; que lui dire?

SCÈNE XV.

DON FERNAND, INÈS, *voilée*, LE DUC, *dans le bosquet à gauche*, HENRI, DON LOUIS, SEIGNEURS *au fond.*

DON FERNAND, *allant au devant d'elle.* Venez, madame.

INÈS. Je craignais de ne pas vous trouver.

DON FERNAND. C'était me faire injure... comment n'aurais-je pas été exact au rendez-vous?

LE DUC, *dans le bosquet.* Que disent-ils? Il prête l'oreille; Inès regarde autour d'elle et écoute.

DON FERNAND. Vous paraissiez inquiète.

INÈS. Je suis si tremblante... êtes-vous bien sûr que personne... regardez dans ces bosquets.

DON FERNAND. C'est une précaution inutile.

INÈS. Regardez, je vous prie.

Fernand s'approche du bosquet de gauche, Inès se penche et écoute.

LE DUC, *bas, à Fernand.* Je n'entends rien.

Fernand lui fait signe de se taire.

INÈS, *bas, à part, désignant le bosquet de gauche.* On a parlé... le duc est là!

Fernand traverse le théâtre et va regarder dans le bosquet de droite... Pendant ce temps, Inès qui était à droite passe à gauche et va se placer près du bosquet où est caché le Duc.

DON FERNAND, *revenant et croyant toujours Inès à droite.* Il n'y a personne.

INÈS. C'est bien.

DON FERNAND, *se retournant.* Ah! vous êtes de ce côté, madame.

INÈS. Oui... j'avais cru entendre du bruit derrière moi.

DON FERNAND, *à part.* Elle va se livrer elle-même... je suis presque honteux du rôle que je joue.

Il se rapproche d'elle.

INÈS. Ma conduite doit vous paraître bien singulière.

DON FERNAND. Madame...

INÈS. Cette démarche imprudente... ce rendez-vous que j'ai sollicité moi-même...

LE DUC, *à part.* Comment! ce n'est pas lui qui l'a demandé!

INÈS. Mais j'espère que vous ne me jugerez pas trop sévèrement quand vous saurez...

DON FERNAND. Soyez persuadée, madame...

LE DUC, *à part.* Je ne perds pas un mot.

INÈS. Quand vous saurez quel est le service que j'ai à vous demander.

DON FERNAND. Un service! (*À part.*) Elle aussi... comme le duc.

INÈS. Un service d'où dépend le bonheur de ma vie!

DON FERNAND. A moi, madame?

INÈS. A vous, le plus généreux, le plus loyal, et surtout le plus discret des gentilshommes.

DON FERNAND, *à part.* Elle s'adresse bien!

INÈS. A vous enfin qui ne m'avez jamais dit un mot d'amour.

DE FERNAND, *à part.* A la bonne heure.

LE DUC, *à part.* Il me disait le contraire.

DON FERNAND. Je n'aurais jamais osé me permettre... le respect...

INÈS. Je le sais et je vous en remercie... Mais cet amour que vous n'osez avouer, il s'est exprimé autrement.

DON FERNAND. Plût-il?

LE DUC, *à part.* Serait-il vrai?

INÈS. Vos regards parlaient pour vous, et je l'ai lu dans vos yeux.

DON FERNAND. Ah! croyez que...

INÈS. Ne cherchez pas à vous défendre... (*Baissant les yeux.*) Je ne suis pas irritée...

Cette flamme si mesurée... si discrète.

DON FERNAND. Elle le croit... et le duc qui entend tout...

INÈS. Et vous avez pu voir que mon cœur n'était pas resté insensible...

DON FERNAND, *à part.* Ah! mon Dieu!... elle m'aime... c'est avoir du malheur!

LE DUC, *à part.* J'étais sa dupe...

INÈS. Et je vous donne une preuve bien forte de mes sentiments, en venant aujourd'hui vous supplier de m'arracher au duc de Villafior qui veut m'épouser... de me soustraire à l'autorité de mon tyran.

DON FERNAND. Votre tyran... permettez... l'expression...

LE DUC, *à part.* Est flatteuse pour moi!

INÈS. Pourquoi cacherais-je ce que je pense?... Nous sommes seuls?...

DON FERNAND. Sans doute.

INÈS. Je puis compter sur vous, mon ami?...

DON FERNAND, à part. Son ami! Ah! ma foi, l'épreuve est trop forte... (*Bas à Inès, en cherchant de lui prendre la main.*) Eh bien, oui, je vous aime!

INÈS, haut. Vous dites que vous m'aimez!

DON FERNAND. Non... oui!... (*Mouvement du Duc.*) Non!... non!... (*À part.*) Je ne sais plus ce que je dis!...

INÈS. Comment non?...

DON FERNAND, bas. Je vous adore!

INÈS, haut. Vous m'adorez!... que ce mot est doux à entendre!...

DON FERNAND. De grâce!... Silence!...

INÈS. Oui, vous avez raison, il faut être discrets.

DON FERNAND, à part. Il est bien temps!

INÈS. Que le duc ignore tout.

DON FERNAND. Certainement qu'il ignore tout.

INÈS. Et de peur qu'on ne nous supprime... séparons-nous... Au revoir, monsieur le comte.

DON FERNAND, à part. Si c'est pour ça qu'elle m'a fait venir!...

AIR nouveau de M. Hormille.

UNE VOIX encore éloignée d gauche dans la coulisse.

Qui vive?

Inès fait un mouvement et écoute ainsi que Fernand.

DON FERNAND.

C'est la garde du soir qui dans ces lieux arrive!

1813, montrant la droite.

Ju me retire par ici.

Elle fait quelques pas vers la droite.

UNE VOIX dans la coulisse d droite.

Qui vive?

DON FERNAND.

De ce côté l'on vient aussi.

CHŒUR DE SULTANS dans la coulisse et encore éloignés; la voix se rapproche par degrés.

Le jour s'efface

Et nuit,

La ronde passe

Sans bruit.

Sentinelle,

Sois fidèle

À la consigne de nuit.

Prends bien garde

Et regarde,

C'est la consigne de nuit.

Des pages, portant des torches, entrent de droite et de gauche, précédant les patrouilles. — À la fin du morceau, tous les Seigneurs ont quitté leurs cachettes.

INÈS. Je suis perdue!... O ciel!...

LE DUC. Non, madame... On saura que j'étais présent à l'entretien. (*À Fernand.*) Dans une heure, monsieur le comte, vous quitterez Madrid. Vous partirez cette nuit

même pour l'armée... Par exemple, je ne comprends pas encore pourquoi vous m'avez fait assister à ce rendez-vous...

DON FERNAND. Mais aussi ce n'est pas moi!...

LE DUC. Et qui a donc pu me donner cet avis mystérieux?

HENRI, s'avançant. Moi, monseigneur!

DON FERNAND. Monsieur!

LE DUC. Vous! par jalousie! c'est charmant!

INÈS. C'est infâme!

LE DUC. C'est très-bien... (*À Henri.*) Monsieur de Noirmont, vous commanderez cette nuit au palais à la place du comte Fernand, qui va quitter Madrid... (*Henri s'incline aux autres.*) Messieurs, félicitez monsieur le comte; je mets à l'épreuve ses talents diplomatiques, et je ne doute pas du succès.

DON FERNAND, à part. Il me raille! (*Tous s'approchent de lui en le félicitant.*) Au diable! (*À Henri.*) Monsieur, nous aurons ensemble une explication.

LE DUC, à Fernand. Tenez-vous prêt à partir. (*À Inès.*) Venez, madame.

INÈS. Oui, monseigneur. (*À Henri.*) Monsieur, j'aurais pu vous pardonner votre amour, il n'était que ridicule... Mais après une trahison aussi lâche... vous ne méritez que mon mépris...

LE DUC. Inès!

INÈS, à Henri. Ne reparaissiez jamais devant moi...

ENSEMBLE.

AIR nouveau de M. Hormille.

LE DUC.

Pourquoi venait-il les surprendre?

Vainement je cherche à comprendre.

Ils connaissent ce rendez-vous!

DON JUAN, DON LOUIS.

Vainement je cherche à comprendre;

Il était venu les surprendre,

Il était instruit comme nous.

HENRI.

En vain il cherche à se défendre.

Était-ce à moi de les surprendre

Et de troubler leur rendez-vous?

INÈS.

En vain il cherche à me défendre;

Ils sont venus pour me surprendre;

D'où savaient-ils ce rendez-vous?

FERNAND.

Vainement je cherche à comprendre;

Ils sont venus pour me surprendre;

D'où savaient-ils ce rendez-vous?

LE CHŒUR.

En vain il cherche à la défendre;

Mais chacun de nous doit comprendre

Qu'il s'agissait d'un rendez-vous.

INÈS, à Henri, qui s'est rapproché d'elle pendant que le Duc a fait signe aux pages de sortir. (*Bas.*) À ce soir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre richement meublée chez la comtesse Inès de Mendocce. Porte d'entrée au fond. Portes latérales. Au fond, à droite, une fenêtre ouvrant sur un balcon et donnant sur un jardin. Table garnie. Il fait encore nuit. — Lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

INÈS, HENRI.

Au lever du rideau, Henri est à genoux devant Inès, et veut lui prendre la main.

INÈS, *le repoussant doucement*. Vous oubliez nos conventions. Relevez-vous.

HENRI. Laissez-moi ainsi à vos pieds.

INÈS. Non, relevez-vous, je le veux.

HENRI, *se relevant*. J'obéis, mais vous êtes bien cruelle... j'ai à peine une heure pour vous voir, et il me faudra bientôt reprendre mon rôle ridicule d'amant malheureux.

INÈS. Est-ce qu'il vous déplait déjà ?

HENRI. Oh ! non, car grâce à lui, nous pouvons dérober à tous les regards le secret de notre chaste amour... Mais quand nous sommes seuls, sans témoins, sans contrainte, laissez-moi jouir de mon bonheur, laissez-moi m'enivrer de ce doux sourire que vous êtes si souvent obligée de me refuser ; ne me privez pas de ce regard si tendre.

INÈS, *le regardant tendrement*. Êtes-vous content ?

HENRI, *lui baisant la main*. Oh ! merci ! merci !

INÈS. Vous êtes bien sûr que personne ne vous a vu monter par ce balcon ?

HENRI. Bien sûr... le duc de Villafior m'a donné pour cette nuit le soin de veiller à la tranquillité du palais ; j'ai placé mes hommes au pied de l'escalier, et je puis librement entrer et sortir par cette fenêtre.

INÈS. Le ciel nous protège ! Henri, croyez-moi, nous triompherons de toutes les obstacles.

Air : *Muse des bois*.

Par ma fortune et par votre naissance
Nous étions séparés jadis ;
Mais entre nous effaçant la distance,
L'amour nous a tous les deux réunis.
Nous nous aimons : mon bonheur est le vôtre,
Nous attendrons la nuit quoique lointain,
Car nous avons, appuyés l'un sur l'autre,
Franchi déjà la moitié du chemin.

HENRI. Je voudrais partager votre confiance, mais je ne puis oublier, Inès, que vous appartenez à une illustre et puissante

famille, que votre alliance a été briguée par les deux partis qui divisent l'Espagne, et que moi, pauvre cadet de famille, je n'ai pour fortune que mon épée et mon courage.

INÈS. Deux cœurs qui s'aiment et qui sont d'intelligence sont bien forts, Henri ; maltraité par moi, vous avez attiré les regards du duc. Il vous a nommé lieutenant aux gardes ; c'est un premier pas que vous avez fait, grâce à l'antipathie que j'ai pour vous, au mépris dont je vous accable ; eh bien ! je vous traiterai si mal que vous deviendrez peut-être marquis, duc, grand d'Espagne... Il y a tant de femmes qui font avancer leurs amants par l'amour qu'elles ne cachent point, qu'il sera vraiment original de faire votre fortune par la haine que vous paraîtrez m'inspirer.

HENRI. Inès !

INÈS. N'avons-nous pas détourné le premier danger aussitôt qu'il nous a menacés ? Averti par moi, vous avez surpris la confidence du duc de Villafior à don Fernand, et à mon tour j'ai déjoué ses projets par ce rendez-vous auquel j'ai appelé mystérieusement les amis de don Fernand, et celui qui devait surtout l'ignorer, le duc lui-même... Ah ! je ris de sa colère et de l'air désolé, désespéré, de cet amoureux en bonne fortune...

HENRI. Votre gaieté me gagne, je crois... et cependant, la mystification est un peu forte, avouez-le ; je ne puis m'empêcher de le plaindre.

INÈS. Lui ! il n'a que ce qu'il mérite... pourquoi se charge-t-il d'épier ma conduite ? Non, non, je suis sans pitié pour lui.

HENRI. Mais s'il réclame les bénéfices du rôle que vous lui faites jouer ?

INÈS. Heureusement mon cher tuteur nous a débarrassés de lui en le chargeant d'une mission loin de Madrid ; vous voyez bien que tout nous réussit.

HENRI. Je crains toujours que notre correspondance mystérieuse avec le roi ne soit découverte.

INÈS. Elle ne peut l'être puisque c'est Isabelle qui nous sert d'intermédiaire ; elle

n'inspire aucune défiance; son mariage avec don Fernand dépend du consentement de son frère, qui est auprès de Philippe V. J'ai dit à Isabelle que j'écrivais à ce sujet à son frère. Les lettres qu'elle reçoit elle me les donne sans les lire; j'ai mis cette condition à ma complaisance; je lui ai confié que ces lettres contiendraient des secrets dont je devais seule avoir connaissance, et comme les réponses que j'invente à ses prétendues demandes sont toujours favorables, comme son bonheur dépend de sa discrétion, elle est discrète... Mais ces lettres, c'est vous, Henri, qui, sous le voile de l'anonyme, les écrivez à Philippe V.

HENRI. Oui, mais la dernière que nous avons reçue du roi, nous en annonçait une autre, et cette lettre que nous attendions hier au soir, n'est pas arrivée. *(Montrant une lettre.)* Cependant celle-ci était bien formelle. *(Lisant.)* « Je vous écrirai dans quelques jours d'une manière plus positive; j'attends le résultat d'une bataille qui doit décider du sort de l'Espagne. » *(Part.)* Vous voyez bien que j'ai raison d'être inquiet...

INÈS. Le roi sera vainqueur, et quand il connaîtra son correspondant mystérieux, il le récompensera.

HENRI. Le voudra-t-il? le nom que je porte lui est odieux... Mon père l'a cruellement offensé en France, et pour m'élever jusqu'à vous, j'ai besoin d'une faveur qu'il me refusera sans doute.

INÈS. Aussi, ce n'est pas le roi qui doit faire d'abord votre fortune, c'est le duc de Villalor, et il la fera. Mais le jour commence à paraître... il faut nous séparer. On pourrait vous voir descendre de ce balcon, et tout serait perdu.

HENRI. Je vous quitte, puisque vous le voulez.

INÈS. Adieu, mon ami, adieu!

HENRI. Adieu! *(Il remonte le théâtre vers le balcon.)* Quand pourrai-je vous voir ainsi, libre et sans témoin?

INÈS. Bientôt peut-être.

ENSEMBLE.

Air Ici la nuit *(du Chevalier du goût.)*

Hélas! la nuit
Déjà s'enfuit;
Quittez ce lieu,
Partez, adieu.

HENRI.

Hélas! la nuit
Déjà s'enfuit;
Oui, de ce lieu
Je pars, adieu.

HENRI, au moment de descendre. Inès, encore un mot d'amour!

INÈS. Je t'aime!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Hélas! la nuit
Déjà s'enfuit;
Quittez ce lieu;
Je t'aime! adieu.

HENRI.

Hélas! la nuit, etc.

Il descend et disparaît.

SCÈNE II.

INÈS, seule, regardant par la fenêtre.

Prenez bien garde, descendez doucement. *(Elle lui dit adieu par signes.)* Soyez prudent. Enfin il touche la terre; je respire... *(Revenant sur le devant de la scène.)* Si dévoué, si courageux, si digne d'être aimé! mais qu'entends-je? quel bruit?... *(Revenant à la fenêtre.)* Des hommes en bas! serait-il découvert? je ne me trompe pas... on le poursuit... il est perdu... Mais non... j'aperçois quelqu'un qui se glisse contre la muraille... derrière les arbres... il tourne le palais... il est sauvé!... Ah! je tremble encore... mais le bruit recommence... il semble se rapprocher. *(Elle écoute.)* J'entends des pas... c'est lui qui, pour s'échapper, aura peut-être été obligé de rentrer dans le palais... courons savoir. *(Elle se dirige vers la porte du fond qui s'ouvre.)* Ciel! don Fernand!

Don Fernand entre.

SCÈNE III.

INÈS, DON FERNAND.

DON FERNAND. Inès!

INÈS, d'un ton sévère. Inès!

DON FERNAND. Pardonnez; mais après l'aven charmant que vous m'avez fait hier au soir.

INÈS. Monsieur le comte. *(A part.)* Que lui dire? quel embarras!

DON FERNAND. Vous êtes surprise de me voir?

INÈS. Certes, chez moi, à cette heure.

DON FERNAND. J'ai feint de partir, et je suis revenu secrètement.

INÈS. C'est me compromettre... J'ai entendu du bruit... on vous a vu peut-être.

DON FERNAND. Ne craignez rien... à la faveur de la nuit, je me suis glissé dans les jardins du palais; je me suis arrêté dans ces bosquets où votre bouche m'a appris un bonheur que je n'osais espérer... Là, je rêvais au moyen de pénétrer jusqu'à vous;

à peine étais-je arrivé à quelque distance de ce balcon, que j'entendis prononcer mon nom par des gens qui connaissent de côté et d'autre, et que j'ai cru reconnaître pour appartenir au duc de Villafior. Je me cache d'abord... bientôt je distingue la voix de Henri de Noirmont... On peut découvrir ma retraite... je m'élançai et je n'ai que le temps de me jeter dans une petite porte du palais qui par bonheur était ouverte... j'entre au hasard dans un corridor que je ne connais pas et je continue à courir... Enfin j'arrive sans savoir où je suis, à la porte de ce salon où mon bonheur me fait rencontrer celle que je cherchais.

INÈS. Mais, monsieur le comte, vous me perdez!

DON FERNAND. Rassurez-vous, ils ne m'ont pas suivi... Hier, vous avez dû me trouver bien froid; mais le duc était là... ce maudit don Juan nous avait trahis... Aujourd'hui, je puis vous peindre ma passion, vous dire que je vous aime... vous...

Il veut lui prendre la main.

INÈS, le repoussant. Monsieur le comte!

DON FERNAND. Oh! ne me repoussez pas... vous avez deviné mon amour dans mes regards, dans mon silence, et je ne saurais vous offenser quand je veux l'exprimer.

INÈS, à part. Que répondre?

DON FERNAND. Ne vous en défendez pas... Vous saviez que je n'obéirais pas aux ordres du duc, que je chercherais à vous revoir... tout me dit même que vous m'attendiez.

INÈS. Comment?

DON FERNAND. Oui, le jour commence à peine à paraître et vous n'avez pas pris de repos cette nuit... et puis, cette fenêtre ouverte, cette lumière... c'était un signal peut-être... Parlez, qu'exigez-vous de moi?

INÈS, après avoir soufflé la lampe. Que vous sortiez à l'instant.

DON FERNAND. Inès!

INÈS. Je le veux.

DON FERNAND. Il n'est plus temps... écoutez... on vient.

INÈS. Ciel! (À part.) Heureusement!

DON FERNAND, se dirigeant vers le fond. On monte.

INÈS, feignant le trouble. Que devenir?

DON FERNAND, indiquant une chambre à gauche. Je puis me cacher là.

INÈS. Dans ma chambre! non... non.

DON FERNAND. Par ce balcon; mais auparavant...

Il se dirige vers la porte du fond.

INÈS. Que faites-vous?

Au moment où don Fernand s'apprête à fermer la porte le duc de Villafior paraît.

SCÈNE IV.

INÈS, DON FERNAND, LE DUC, puis HENRI.

LE DUC. Il est trop tard, monsieur le comte.

DON FERNAND, à part. Encore le duc!

LE DUC, à la cantonade. Entrez sent. (Henri entre. À Inès.) Je veux vous épargner la honte de rongir devant d'autres témoins...

INÈS. Monseigneur!

LE DUC. Ainsi, l'on ne m'avait pas trompé!

DON FERNAND, regardant Henri. Vos espions sont fidèles.

LE DUC. Vous garderez les arrêts pendant quinze jours.

INÈS, à part. Ce pauvre Fernand!

DON FERNAND. Moi!... monseigneur... qu'ai-je fait pour mériter une telle punition?

LE DUC. Ce que vous avez fait? vous me le demandez?... après la manière indigne dont vous avez répondu à ma confiance? Vous avez désobéi aux ordres que je vous ai donnés hier au soir.

DON FERNAND. J'en conviens, mais...

LE DUC. Ce n'était pas assez... joignant l'audace à la trahison, vous vous êtes introduit cette nuit dans cet appartement.

DON FERNAND. Cette nuit! moi!

LE DUC. Et tout à l'heure vous êtes descendu par ce balcon.

DON FERNAND. Moi!

LE DUC. Et je vous trouve ici.

DON FERNAND. Je ne puis nier que j'y suis, mais...

LE DUC. C'est heureux!

DON FERNAND. Mais je n'ai point passé la nuit dans cet appartement.

LE DUC. C'est ce que vous devez dire.

DON FERNAND. Je ne suis pas descendu par ce balcon.

LE DUC. On vous a vu.

DON FERNAND. Non, monseigneur.

LE DUC. Comment, non? (À Henri.) Que m'avez-vous dit?

HENRI. La vérité, monseigneur.

DON FERNAND. Ce n'est pas moi.

LE DUC, montrant Henri. C'est lui, peut-être?

INÈS, à part. Il ne croit pas si bien dire.

DON FERNAND. J'en appelle au témoignage de madame.

INÈS. Je vous remercie de prendre ainsi ma défense, mais je n'ai pas à rougir de ce qui s'est passé, vous le savez bien; puisque monsieur de Villafior a connu mon secret par

trahison, je ne chercherai pas à nier. De quelle rigueur qu'on veuille user envers moi, je saurai résister...

LE DUC. Vous me bravez!

DON FERNAND, *à part*. C'est singulier... on dirait qu'elle en convient.

LE DUC. Mais...

INÈS. Toutes les menaces seront vaines...

LE DUC. Inès!

DON FERNAND, *à part*. Tout à l'heure je ne pouvais pas lui arracher une parole, et maintenant...

INÈS. Je n'épouserai que celui que j'aime.

LE DUC. Remerciez-la donc, monsieur le comte!

HENRI, *à part*. Il n'y a pas de quoi.

DON FERNAND, *à Inès*. Certainement... ma reconnaissance... mon amour...

INÈS. Rien ne me fera changer...

DON FERNAND, *à part*. Décidément elle a la rage de me compromettre devant lui.

INÈS, regardant Henri. Et si quelque chose pouvait affermir encore mes sentiments ce serait le mépris que m'inspirent ceux qui se vengent par la délation, de n'avoir pas su se faire aimer.

HENRI, feignant d'être offensé. Madame!

LE DUC. Il a mérité vos injures, parce qu'il m'a servi avec zèle... ne les lui épargnez pas, car il me servira encore de même, j'en suis sûr.

HENRI, vivement. Oui, monseigneur.

INÈS, *à part*. A son tour maintenant.

HENRI. Et ne craignez pas que cette haine nouvelle tombe devant un regard, devant un sourire! J'aimais cette fierté rebelle à tous les hommages, j'adorais, sans me plaindre, cette froideur qui repoussait tous les vœux; mais le charme est détruit, mes yeux s'ouvrent enfin! je suis honteux de moi-même, et j'abjure à jamais une passion insensée.

LE DUC, *à Inès d'un ton railleur*. Vous cachez mal votre dépit.

INÈS. Vous trouvez?

LE DUC. Mais pour le redoubler, dès à présent ma faveur lui est acquise, et je veux lui en donner des preuves à l'instant même, devant vous.

INÈS. Vous êtes le maître.

LE DUC. Henri, vous remplirez l'office de capitaine des gardes, à la place du comte Fernand.

HENRI. Ah! monseigneur, croyez que mon dévouement...

LE DUC. Je le sais! je le sais! (*À Inès*) Il ne me trahira pas comme l'autre!

INÈS, *à part*. A merveille! (*Haut*) Et j'espère bien que vous ne vous arrêterez pas là.

LE DUC, *à Henri*. Non, certes! et mainte-

nant conduisez monsieur le comte dans la salle basse du palais... vous me répondez de lui.

FERNAND, *bas à Henri*. Nous nous reverrons, j'espère, ailleurs qu'ici.

HENRI, *bas à Fernand*. Quand monsieur le comte sera libre, je serai à ses ordres.

INÈS, *à Henri*. J'ai des torts envers vous: mais vous ne repousserez pas ma prière! vous adoucirez les rigueurs de sa captivité.

HENRI. Je n'écouterai que mon devoir, madame, et je n'obéirai qu'à mon protecteur.

LE DUC. Très-bien!

Il fait signe à Fernand de sortir.

FERNAND. Je suis prêt. (*À part*) Voilà une bonne fortune qui ne m'a encore valu que des disgrâces.

ENSEMBLE.

Aix fini du 2^{me} acte de Un deplus.

INÈS.

Ah! pour mon cœur qu'elle espérance!

Objet secret de tous mes vœux!

Le duc, trompé par l'apparence,

Sans le savoir nous sert tous deux.

HENRI.

Ah! pour mon cœur quelle espérance!

Inès, objet de tous mes vœux!

Le duc, trompé par l'apparence,

Sans le savoir nous sert tous deux.

FERNAND.

A peine mon bonheur commence...

Et me voilà plus malheureux

Que lorsque son indifférence

Semblait repousser tous mes vœux.

LE DUC.

Je le crois, mon bonheur commence:

En les séparant tous les deux,

Elle doit perdre l'espérance

Et céder enfin à mes vœux.

LE DUC, Inès.

Je ne dis plus qu'un mot!

De son sort vous êtes maîtresse.

FERNAND, *à part*.

Ah! j'ai grand peur, je le confesse,

J'ai peur qu'elle ne m'aime trop.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SCÈNE V.

LE DUC, INÈS.

INÈS, *à part*. Que de peines il se donne pour faire réussir nos projets!

LE DUC. Inès!

INÈS, gaiement. Monseigneur.

LE DUC. Vous semblez ne pas comprendre encore ce qu'il y a de sérieux dans votre position.

INÈS. Ah! croyez...

LE DUC. Je crois que vous n'êtes comblable que de légèreté, et je vous en donne la

prevue. Je vous aime, et vous deviendrez ma femme aujourd'hui même.

INÈS. Aujourd'hui, monseigneur ?

LE DUC. Aujourd'hui.

INÈS. Un mariage entre nous ! Mais que dirait le roi, monseigneur ? Vous, partisan fidèle de Philippe V, épouser la comtesse Inès de Mendoza, l'alliée du parti autrichien ! Quand le roi reviendra...

LE DUC. Il ne reviendra pas.

INÈS. Comment !

LE DUC. Le roi a été battu par les troupes de l'archiduc, son armée mise en déroute complète... et lui-même en fuite...

INÈS, *à part*. Serait-il vrai ? (*Haut*.) Monseigneur, vous voulez me tromper.

LE DUC. La nouvelle est certaine.

INÈS. On la saurait déjà.

LE DUC. Dès hier au soir la cour en a été instruite. (*À part*.) C'est moi qui l'ai fait répandre.

INÈS. Eh bien, si ce n'est la crainte de Philippe V qui vous retient, monseigneur, ce sera celle de l'archiduc Charles. Il m'aime, je m'adresserai à lui, il me protégera contre la violence que vous voulez me faire. Ainsi vous voyez bien que, de toute manière, je n'ai rien à redouter.

LE DUC. Et si votre protecteur lui-même vous prie de conclure ce mariage ?

INÈS. Lui !

LE DUC. S'il fait plus, s'il vous l'ordonne ?

INÈS. Jamais !

LE DUC. Lisez.

Il lui montre un papier.

INÈS. Que vois-je ?

LE DUC. C'est sa volonté... l'archiduc Charles vous désigne l'époux que vous devez accepter, et cet époux, c'est moi.

INÈS, *à part*. Ciel !

LE DUC. Le chartrier de la couronne, don Juan, a reçu l'ordre de préparer le contrat de mariage... Dans une heure, Henri de Noirmont l'apportera ici... Pendant ce temps, Inès, réfléchissez : toute résistance est inutile... Ne me forcez pas à employer mon autorité... Je vous l'ai dit, ma clémence ou ma sévérité envers don Fernand dépend de vous... Dans une heure tout sera prêt...

Elle le salue et entre à gauche.

SCÈNE VI.

LE DUC, *seul*.

Elle m'obéira... Je n'en puis douter... Écrivons à l'archiduc Charles... Mon message partira aussitôt le contrat signé...

Il se met à la table et écrit.

SCÈNE VII.

LE DUC, ISABELLE, *sortant d'une chambre à droite*.

ISABELLE. C'est indigne ! c'est affreux !

LE DUC. Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

ISABELLE. Ah ! monseigneur... Ce n'est pas vous que je cherchais... c'est ma cousine...

LE DUC. Et vous paraissiez fort en colère contre elle... je comprends... mais il faut vous consoler...

ISABELLE. Me consoler ! c'est bien aisé à dire... Si vous saviez ce qu'elle a fait !

LE DUC. Quoi donc ?...

ISABELLE. Cela ne peut vous intéresser.

LE DUC. Au contraire, cela m'intéresse vivement.

ISABELLE. Vous êtes si bon ! vous me plaignez ! vous... eh bien... vous savez que mon frère qui m'a élevée, qui m'a servi de père, est auprès du roi... Ma cousine m'a proposé de lui écrire pour obtenir son consentement à mon mariage avec Fernand... Les lettres que je pensais être de mon frère m'étaient adressées, et je les remis à Inès... Je croyais ce qu'elle me disait ; je croyais qu'elle servait mon amour ; mais maintenant, que je sais qu'elle aime Fernand... Ce matin, il est arrivé une lettre... La douleur... la jalousie... ç'a été plus fort que moi... C'est bien mal, n'est-ce pas, d'ouvrir des lettres ?...

LE DUC. C'est selon... Vous l'avez décachetée ?

ISABELLE. Oui.

LE DUC. Et vous l'avez lue ?

ISABELLE. Non.

LE DUC. Comment ?

ISABELLE. Ce n'est pas l'envie qui m'a manqué ; mais je n'ai pas pu, et je veux demander à ma cousine l'explication... Regardez plutôt.

Elle lui donne une lettre.

LE DUC, *prenant la lettre*. Une lettre en chiffres !

ISABELLE. Je suis sûr que ça cache quelque perfidie contre moi.

LE DUC, *après avoir regardé la lettre*. Les chiffres du roi !

ISABELLE. Est-ce que vous pouvez lire ?

LE DUC, *très-agité*. Oui... oui... (*Lisant*.) « Des bruits répandus à dessein ont fait croire à une défaite inévitable de l'armée du maréchal de Berwick. Sa position, au contraire, était excellente. » Qu'ai-je lu ?

ISABELLE. Est-ce qu'on ne parle pas de Fernand et de moi ?

LE DUC, *lisant avec beaucoup d'agitation*.

« Nous venons de livrer une bataille décisive. »

ISABELLE. Ce n'est pas ça... ensuite !...

LE DUC, *lisant*. « Et la victoire, nne victoire complète, s'est déclarée pour nous... » Grand Dieu !

ISABELLE. Lisez donc... Jusqu'à présent, ça ne m'intéresse pas du tout.

LE DUC, *lisant*. « Tenez cette nouvelle secrète. Je veux que mon retour à Madrid surprenne mes ennemis comme mes partisans. J'arriverai le 14... » C'est aujourd'hui !

ISABELLE. Mais à qui le roi écrit-il donc ?

LE DUC, *lisant*. « Vous me dites que le duc de Villafior entretient des intelligences avec le parti autrichien... J'ai peine à croire à cette trahison... mais j'en verrai la preuve dans son mariage avec la comtesse Inès de Mendocce que vous aimez vous-même. »

ISABELLE. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est à Fernand que le roi écrit.

LE DUC. A Fernand.

ISABELLE. Puisqu'il aime Inès !... Il veut l'épouser !...

LE DUC. En effet !...

ISABELLE. Comme ils m'étroupaient tous deux !

LE DUC. Et moi donc !

ISABELLE. Et je croyais à l'amour de Fernand !

LE DUC. Je lui ai ôté son grade, je l'ai fait mettre aux arrêts.

ISABELLE. A la bonté de ma cousine pour moi.

LE DUC. Elle sait mes intelligences avec l'archiduc, mes projets, ma trahison !

ISABELLE. Que je suis malheureuse !

LE DUC. Je suis perdu ! (*Il se promène fort agité.*) Il faut pourtant trouver un moyen...

ISABELLE. Oui, il faut en trouver un.

LE DUC. Il faut empêcher...

ISABELLE. Sans doute ; il faut empêcher ce mariage.

LE DUC. C'est le seul parti... Holà ! quelqu'un !

ISABELLE. Holà ! quelqu'un !...

Un Garde paraît au fond.

LE DUC, au Garde. Qu'on amène ici à l'instant le comte Fernand.

ISABELLE. C'est cela.

LE DUC. Être obligé moi-même, pour me sauver, de les unir !

ISABELLE. Comment ? vous voulez ?... Ah ! mais Fernand va venir...

LE DUC. Laissez-moi avec lui.

ISABELLE. Du tout... du tout, je reste... Je le verrai... je pleurerai... je le prierai... Sortir ! quand il s'agit de moi, de mon bonheur !

LE DUC. Votre bonheur !... Est-ce que j'y

pense ? Vous l'aimez ?... eh bien ! tant pis... moi aussi, je l'aime !

ISABELLE. Fernand ?

LE DUC. Vous êtes nne sotte !... laissez-moi tranquille !

ISABELLE. Mais...

LE DUC. Rentrez dans votre appartement.

ISABELLE. Monseigneur !...

LE DUC. Rentrez ! Je le veux... je vous l'ordonne...

ISABELLE. J'obéis... je sors... (*A part.*) Mais je reviendrai.

Elle entre à droite.

SCÈNE VIII.

LE DUC, puis DON FERNAND.

LE DUC. Je le croyais étourdi, léger... et il m'a joué comme un enfant... Le voir !... Et dire que c'est moi qui suis obligé de lui donner la main d'Inès !... Mais il n'y a que ce moyen... Quelle épreuve !... (*Don Fernand entre par le fond, amené par deux Gardes ; le Duc leur fait signe de se retirer.*) Approchez, monsieur le comte, j'ai à vous parler.

DON FERNAND. C'est sans doute quelque nouvelle disgrâce qui m'attend.

LE DUC. Écoutez-moi.

DON FERNAND. Je suis prêt à tout... Privé de mon grade d'abord, de ma liberté ensuite, il ne me reste plus qu'à être fusillé... Dites-le, monseigneur, mais finissons-en.

LE DUC. Vous êtes libre, monsieur le comte.

DON FERNAND. Libre !

LE DUC. Je vous rends votre grade, et vous oublierez ce qui s'est passé...

DON FERNAND. Monseigneur, si c'est nne plaisanterie...

LE DUC. Une plaisanterie !... (*A part.*) Plût au ciel ! (*Haut.*) Je n'ai pas l'air de plaisanter, je crois... Je sais tout.

DON FERNAND. Plait-il ?

LE DUC. Je sais tout... et ce matin je ne savais rien.

DON FERNAND. C'est absolument comme moi maintenant. Qu'est-il donc arrivé ?

LE DUC. Vous me permettez de ne pas vous dire comment j'ai appris... Enfin... je m'avoue vaincu.

DON FERNAND. Monseigneur... Je ne comprends pas.

LE DUC. Vous me comprenez à merveille... Ah ! monsieur le comte, il est dangereux de vous avoir pour rival... Jeunesse, esprit, discrétion, habileté diplomatique, vous avez tout pour vous.

DON FERNAND, à part. Qu'est-ce qu'il

veut dire?... Est-ce qu'il se moque de moi?...

LE DUC. Et moi qui vous avais choisi pour confident! Je vous la cède, à regret, je l'avoue... mais je vous la cède.

DON FERNAND. Qui, monseigneur?...

LE DUC. Celle que vous aimez : Inès.

DON FERNAND. Inès!

LE DUC. Je sais tout, vous dis-je; je sais que je ne peux pas vous la disputer... Eponsez-la... je ne m'y oppose pas... au contraire, je vous en prie...

DON FERNAND. Vous m'en priez!

LE DUC. Ce sera me rendre service... Elle vous aime, vous l'aimez...

DON FERNAND. Mais vous aussi.

LE DUC. Oh! oh!... Eh bien!... maintenant je crois que... je crois que je ne l'aime pas.

DON FERNAND. Ah!... ni moi non plus, monseigneur.

LE DUC. Vous!

DON FERNAND. Un moment d'entraînement... les circonstances... mais j'ai réfléchi... je me suis interrogé, et...

LE DUC. Et?...

DON FERNAND. J'ai pensé à une autre que mon inconstance doit rendre bien malheureuse...

LE DUC. Isabelle!

DON FERNAND. Isabelle! si bonne, si jolie et qui m'aime d'un amour si sincère!

LE DUC. Ce n'est pas possible!

DON FERNAND. J'ai eu tort, cent fois tort de l'ailliger; je m'en repens, et si elle était là je m'accuserais devant elle...

SCÈNE IX.

LE DUC, DON FERNAND, ISABELLE
sortant précipitamment de la chambre à droite.

ISABELLE. Fernand!

DON FERNAND. Isabelle!

LE DUC. Encore cette petite fille!

ISABELLE. Oh! la joie! le bonheur!... Je ne puis pas parler... Vous m'aimez toujours!...

DON FERNAND. Toujours!

LE DUC. Isabelle, taisez-vous.

ISABELLE. Vous m'avez fait bien de la peine; mais vous ne m'en ferez plus?...

DON FERNAND. Jamais!

LE DUC. Monsieur le comte... songez...

ISABELLE. Ne l'écontez pas... venez... Je vous ai retrouvé, je ne vous quitte plus.

DON FERNAND. Oni.

LE DUC. Je vous défends... La volonté du roi...

ISABELLE. Du tout... du tout... le roi ne peut pas vouloir mon malheur... Il revient... mon frère aussi... nous nous marierons.

DON FERNAND. Tout de suite.

LE DUC. Je m'y oppose.

DON FERNAND. Ah! parbleu! c'est trop fort! En disgrâce parce que j'aime, en disgrâce parce que je n'aime pas... Ma position est intolérable.

ISABELLE. Intolérable!

DON FERNAND. Et, quoiqu'il puisse arriver, je vous déclare que je renonce à l'amour d'Inès!...

ISABELLE, au Duc. Il y renonce.

LE DUC. Mais...

DON FERNAND. Que je n'aime, et ne veux aimer qu'Isabelle...

LE DUC. Vous...

DON FERNAND. Que je veux l'épouser.

LE DUC. Non...

ISABELLE. Si!...

DON FERNAND. Et puisque son frère revient, je vais au-devant de lui pour lui demander son consentement.

ENSEMBLE.

Air de Wallace.

LE DUC.

Restez, je vous l'ordonne!
Ou craignez contre vous
Que je ne m'abandonne
À mon juste courroux.

FERNAND.

En vain il me l'ordonne,
Je n'écoute que vous:
Votre cœur me pardonne,
Je brave son courroux.

ISABELLE.

En vain il vous l'ordonne.
Vous serez mon époux.
Venez, je vous pardonne;
Évitez son courroux!

Ils sortent.

SCÈNE X.

LE DUC, seul.

Monsieur le comte!... on n'est pas plus malheureux que moi!... Le roi est vainqueur... il revient... aujourd'hui même il sera à Madrid... mon mariage étant pour lui la preuve de ma trahison, je n'avais qu'un moyen de lui prouver que je ne l'ai trahissais pas, c'était de marier Inès à un autre... et cet autre la refuse! et si elle ne se marie pas... le roi dira que c'est moi qui l'ai empêché... Non, je défie qu'on trouve un être plus infortuné... un homme dans une situation plus fautive, plus ridicule, plus absurde... c'est à en devenir fou!... *(Il tombe assis dans un fauteuil.)* Je suis perdu! je ne peux pas en sortir.

SCÈNE XI.

INÈS, LE DUC.

INÈS, *entrant par le fond. (A part.)* Henri me suit... nous venons de rencontrer Isabelle et dou Fernand... Ah! mon cher tuteur, vous avez lu la lettre du roi... à mon tour maintenant. *(Elle s'approche de lui.)* Monsieur le duc!

LE DUC. Inès!... c'est vous!...

INÈS. Oui, monseigneur; vous m'avez donné une heure pour réfléchir.

LE DUC. Eh bien? *(A part.)* Elle est capable d'accepter, maintenant.

INÈS. Monseigneur, je me résigne, et je suis prête à vous épouser. Qu'avez-vous donc? vous n'avez pas l'air content?...

SCÈNE XII.

INÈS, LE DUC, HENRI, *entrant d'un air très-résolu et très-indifférent.*

HENRI. Monseigneur, voici le contrat.

LE DUC. A l'autre... il ne me manquait plus que lui!...

INÈS. Allons, monsieur le duc.

HENRI. Monseigneur, vous verrez que quand il s'agit de vous servir, je n'hésite pas. *(Lui présentant le contrat.)* Est-ce vous ou madame qui...?

LE DUC, *prenant brusquement le contrat des mains de Henri.* Ni moi... ni elle. *(Il va pour le déchirer, et s'arrête les regardant tour à tour.)* Ça n'a pas le sens commun. *(Les regardant de nouveau.)* Cependant ce serait un moyen de me tirer d'affaire... Bah! ce sont quelquefois les idées extravagantes qui réussissent.

INÈS. Plait-il?

HENRI. Monseigneur!...

LE DUC. Mes amis... mes bons amis... car vous êtes mes amis.

INÈS. Certainement, monseigneur.

HENRI. Vous n'en doutez pas.

LE DUC. Et je vous aime aussi tous deux, moi. *(A Inès.)* Si je vous demandais un grand sacrifice. *(A Henri.)* Si je t'offrais la fortune et le bonheur?...

INÈS, *faisant signe à Henri.* Parlez.

HENRI, *faisant signe à Inès.* Parlez.

LE DUC, *leur prenant la main.* Mes chers amis, il faut vous marier.

INÈS et HENRI, *retirant leurs mains.* Non!

LE DUC. Oh! je sais bien ce que vous allez me dire, Inès; vous allez me répondre

que vous ne l'aimez pas, que vous le détestez.

INÈS. Oui, monseigneur.

LE DUC. Ce sont des raisons, j'en conviens... certainement, ce mariage semble extraordinaire... au premier coup d'œil, il semble même impossible. *(A Inès.)* Fernand vous aimait, et vous aimiez Fernand... moi, je vous aimais aussi, et je voulais vous épouser... Mais Fernand vous a trahie, vous a abandonnée.

INÈS. Lui!

LE DUC. Il est retourné à Isabelle... il veut l'épouser... vous ne le regretterez pas?

INÈS. Ah! ce n'est pas facile.

LE DUC. Ou peut tout ce qu'on veut... Voyez, Henri, il vous aimait; il croit qu'il ne vous aime plus... il vous aimera de nouveau si je l'en prie... Qu'est-ce que je dis? il vous aime encore.

HENRI. Moi, monseigneur!

LE DUC. Oui, tu l'aimes! je lis dans ton cœur... et une femme ne peut voir sans être émue qu'on l'aime avec passion... elle t'aimera, j'en suis sûr... elle t'aimera.

INÈS. Monseigneur, vous me faites parler.

HENRI. Monseigneur, vous interprétez mes sentiments.

LE DUC, à Henri. Vois comme elle est jolie.

HENRI. Je ne veux pas la regarder.

LE DUC, à Inès. Voyez comme il est ému!

INÈS. Cela ne me touche pas!

LE DUC. Allons, mes bons amis, cédez, je vous en conjure.

INÈS. Jamais.

HENRI. Jamais.

INÈS. Un homme sans noblesse!

HENRI. Une coquette!

INÈS. Sans fortune!

HENRI. Une femme qui me rendra malheureux... qui me reprochera mon obscurité!

LE DUC. Je te nomme baron.

HENRI. Monseigneur!

LE DUC. Comte!

INÈS. Mais...

LE DUC. Marquis! *(A Inès.)* Êtes-vous contente?...

INÈS. Oh! pour cela je vous en défie, c'est impossible!

LE DUC. Impossible! *(Il va à la table et écrit.)* Ah! vous connaissez quelque chose d'impossible au duc de Villafleur!... *(Il écrit, ôte une bague de son doigt et l'appuie sur le papier.)* Le sceau de l'état... Je suis encore maître... rien ne m'en empêche, et le roi reconnaîtra cette nomination...

INÈS. Le vandra-t-il?

HENRI. Oui, sans motif?

LE DUC. Sans motif?... *(Revenant entre*

eux deux.) Et si j'en trouve un ? un excellent... si Henri de Noirmont a rendu les plus grands services à sa majesté... si en se faisant aimer de la comtesse Inès, il l'a détachée du parti autrichien, si c'est lui qui a entretenu une correspondance mystérieuse avec le roi...

HENRI. Plait-il ?

LE DUC, à Henri. C'est Fernand... d'accord avec elle... (A Inès.) Je sais tout... (A Henri.) Fernand qui devait recevoir la récompense de ce dévouement... mais puisque Fernand en épouse une autre... vous comprenez, il n'a plus d'intérêt à réclamer... on le priera de garder le secret... (A Inès.) Alors tout naturellement, nous disons que c'est lui... (A Henri.) Tu dis que c'est toi... c'est même beaucoup plus vraisemblable à cause de ta qualité de Français... Qu'est-ce que vous en pensez, Henri ? (Inès et Henri se détournent en riant, le Duc se penche vers Inès.) Vous souriez... (Se penchant vers Henri.) Tu ris !... (A Inès.) Voici ces titres de noblesse.

Il lui présente le papier qu'il vient de signer, Inès avance la main et prend.

INÈS, à part. Enfin !

HENRI, à part. Quel bonheur !

LE DUC. Allons donc ! (A part, en les regardant tour à tour.) Je viens de faire un chef-d'œuvre... je me sauve en lui donnant un mari qu'elle n'aime pas, c'est fort adroit de ma part ; mais ce n'est pas sans peine !... (On entend un coup de canon.) Quel est ce bruit ?

SCÈNE XIII.

INÈS, LE DUC, HENRI, DON FERNAND, DON JUAN.

DON FERNAND. Le canon qui annonce l'entrée du roi dans son palais.

LE DUC. Le roi !

DON FERNAND. Reviens incognito à Madrid.

LE DUC, à part. Il était temps !

ISABELLE, à Inès. J'ai revu mon frère ; il consent à mon mariage avec Fernand.

DON JUAN. Sa majesté, que j'ai en le bonheur de saluer un des premiers, m'a chargé

d'annoncer qu'elle désire recevoir sur-le-champ, pour la remercier, la personne qui lui a écrit.

HENRI. Je ne ferai pas attendre le roi.

LE DUC, à Henri. Taisez-vous donc devant Fernand.

HENRI, au Duc. Fernand ne dira rien, monseigneur, c'est moi !...

LE DUC. Plait-il ?

TOUS. Vous ! Henri !

HENRI. Le marquis Henri de Noirmont, votre égal maintenant, qui vous pardonne de grand cœur vos railleries, car il vous présente sa femme...

Il prend Inès par la main.

TOUS. La comtesse !

LE DUC, à Inès. Comment, ce correspondant mystérieux...

INÈS, montrant Henri. C'était lui.

LE DUC. Mais cet homme qu'on a vu descendre par ce balcon ?

HENRI. C'était moi...

LE DUC, à Inès et à Henri. Lui !... vous étiez d'accord... (Inès et Henri lui font un signe de tête.) Et c'est moi qui les marie !...

DON JUAN. Ils s'aimaient !... Mais quel rôle avez-vous donc rempli, Fernand ?

INÈS, vivement. Celui de confident.

LE DUC. Comment ! vous étiez aussi dans la...

DON FERNAND. Oui... oui... j'étais aussi dans la confidence...

LE DUC, à part. Il paraît qu'il n'y a que moi qui n'y étais pas...

DON FERNAND. J'ai bien caché mon jeu... hein ?

LE DUC. Eh bien ! et moi donc ?

DON FERNAND. Vous !... vous étiez aussi dans la confidence ?

LE DUC. Au contraire... on ne m'avait rien dit... j'avais tout deviné.

INÈS, à Isabelle. Comme ils mentent tous deux !

ISABELLE. Le duc, ça m'est bien égal ; mais Fernand, je prendrai garde à lui.

CHOEUR FINAL.

Air :

Enfin cet hyménée
Va combler tous leurs vœux,
Et dans cette journée
Ils seront tous heureux.

FIN.

47365